

planches et de madriers; les écorces et les copeaux couvriront notre chemin de traverse et jusqu'au "tré carré" on sentira la résine du pauvre bois taillé... L'automne prochain, la terre sera vendue, père, murmura sourdement André en se tournant vers la rivière qui scintillait plus bas... Il y aura là-bas, les moulins...

Le père était devenu subitement soucieux en entendant son fils évoquer cette laide transformation de sa terre. De l'extrême de ses guides, il caressait la croupe de son cheval; puis, il regarda le coin du pré où il s'en allait porter le fumier. Enfin, il dit:

"Qui sait, mon garçon... si elle n'était pas à vendre, la terre?..."

—Vous savez bien que c'est impossible, répondit André... Quand même les moulins ne se construiraient pas, elle est trop grande maintenant, la terre, et il nous faudrait deux bras de plus...

Le père resta encore, un instant, songeur, puis il dit:

"Sais-tu une chose, mon garçon? C'est que j'ai là, dans l'idée, que Paul nous reviendra, cet hiver; j'ai ça ici, continua-t-il en se donnant un grand coup de poing sur la tête, et ça ne démord pas..."

—Paul?... Non, il est perdu... Faut plus y penser, murmura sourdement André en quittant son père qui continuait obstinément vers le coin du pré...

* * *

A la maison, la mère Duval ne languissait pas; elle profitait du beau temps et André la trouva accroupie dans le potager où elle arrachait ses oignons. Après que le légume était sorti de terre, elle le secouait d'un petit coup sec sur ses genoux puis elle l'étendait sur le sol où il y en avait déjà une longue rangée; il y en avait donc les tiges dépassaient de près d'un pied les autres. Quand la mère Duval avait fini un "carré" et que les oignons étaient un peu séchés, elle les attachait par bottes de douze avec une ficelle.

André vint dans le jardin et voulut aider à sa mère.

"Non... laisse faire, dit-elle, dans une demie-heure j'aurai fini... Les oignons sont beaux, cette année, regarde-moi ça; pas une piqûre de vers. Malheureusement, je n'en ai que trois "carrés". Le printemps prochain, il m'en faut cinq. C'est de la bonne terre, ici, pour les oignons."

André regarda sa mère, surpris... "Mais qu'est-ce qu'ils avaient donc, les vieux?... Après la belle récolte de patates du père pour l'automne prochain, c'était les cinq "carrés" d'oignons de la mère pour le printemps.

"Le printemps prochain, mère, dit André avec énergie, la terre... la terre sera vendue..."

La mère Duval eut un petit rire sec.

"Ah! tu sais, m'est avis qu'elle n'est pas encore vendue, la terre; oui, c'est vrai, on a fait des offres au père mais... mais il en faudra encore bien d'autres. Il est certain que vous êtes seuls, que la terre s'est

agrandie, et que ton père se fait vieux... Mais veux-tu que je te dise, j'ai là, moi, une pensée au fond de la tête et... ça ne démord pas: Paul nous reviendra avant le printemps, j'en suis sûre. Pauvre enfant!... je le connais mieux que tous vous autres, va... Malgré ses études, il n'est pas fait pour la ville; il va se tanner, j'en suis sûre. Et puis, là... il aimait trop la petite... celle d'ici... ça ne trompe pas.

Et la mère Duval attaqua avec une grande énergie son dernier "carré".

Alors devant tous ces espoirs, ces bons et confiants espoirs des vieux, ceux qui, grâce à leur expérience et à cette intuition qui leur est propre, se trompent rarement, André se prit, lui aussi, à espérer... Paul reviendrait.

Il y pensa longtemps, le soir, pendant qu'il fumait, dans la grande cuisine, près de la fenêtre par où il voyait s'endormir les champs... Paul reviendrait et alors... la terre, la "grande amie" qui s'était faite si belle, depuis quelques jours, après le nord-est de ces temps derniers, qui se faisait si calme pour qu'on la regrettât davantage; la terre... on lui jouerait un bien bon tour... on ne la vendrait pas.

Ah! le plaisir de répondre prochainement, un des jours de l'hiver qui vient, quand on irait chercher du bois au "tré carré", le plaisir de répondre à Samuel Mercier:

"Non!... la terre du père... elle n'est pas à vendre..."

XVIII

L'ancien maître d'école de Tadoussac errait entre les maisons grises, sur l'étroite bande du pavage, en quête du chemin à suivre. Ses regards semblaient chercher, devant et derrière lui, une chose essentielle qui lui manquait. Paul se défaits de lui-même, en campagnard que gênait l'ambiance nouvelle et qui redoutait de se trouver pris dans un réseau de choses angoissantes et ignorées. Il appréhendait les malades possibles, ces hasards humiliants, ces incidents ridicules dont la hantise est fréquente chez ceux que le sort malmène... Déjà il se sentait mortifié de l'antipathie de la grande ville à son égard. Il croyait voir dans le regard des hommes qu'il rencontrait un parti pris d'indifférence contre lui, à moins que ce ne fût de la dureté soupçonneuse. La grâce des femmes le ravissait; il les contemplait à la dérobée et rougissait de son peu de prestige. Elles passaient, hautes et fières, sans même jeter un regard sur lui. Il pensait alors à l'aimée, à celle qu'il était venu voir de si loin; serait-elle de celles-là?... Qui sait, si dans son milieu, elle n'est pas redevenue la mondaine? Ne rougirait-elle pas de lui si par hasard elle le rencontrait soudain? A ces pensées, sa figure s'emprgnait d'une grande tristesse, cette tristesse des mécomptes douloureux, des efforts avortés, des rappels aux catastrophes et des inutiles regrets... Et le tumulte de la rue, grondant, au milieu de ces pensées confuses, de cet amas